

Publié dans Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 50, 65-79 1986,
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

SUJETS, OBJETS, SUJETS-OBJETS: HOMMAGE À
BAKHTINE/VOLOŠINOV

Daniel DUPREY
Faculté des Lettres (C.L.A.)
Université de Franche-Comté, Besançon

"C'est la peur de la grande histoire qui a tué la grande histoire", écrivait Edmond Faral (...).
Puisse-t-elle revivre! Fernand Braudel

Comme nous l'ont demandé M. Grize et Mme Ebel, nous allons exposer en quoi les thèses que nous développons dans *Linguistique et Dialectique: le problème de bien* reprennent et prolongent les travaux signés Vološinov (surtout *Le marxisme et la philosophie du langage*), et certains de ceux signés Bakhtine (surtout *Slovo v romane*). Parlant devant des spécialistes, nous serons allusif et ne donnerons aucune référence; le lecteur intéressé les trouvera dans l'ouvrage cité ci-dessus. Plus précisément, nous confronterons bien et au poil en tentant de montrer que "l'interhumain est dans l'humain", donc que l'activité de production de sens du sujet renvoie à DES SUJETS; que le sens stocké dans une langue-objet renvoie à DES OBJETS; que ces deux significances sont opposées et indissociables, et renvoient donc au SUJET-OBJET comme mouvement, intégrant en soi l'extérieur socio-culturel au sein duquel il se produit.

Dégageons d'abord une sorte de dénominateur commun à au poil et à bien (voire à bon, ok, etc.). Une petite fille veut s'asseoir sur une chaise tournante pour jouer avec une machine à écrire. Ne pouvant y parvenir seule, elle dit à son père Faut m'assir. Ce dernier ne veut pas qu'elle joue avec la machine, mais pas non plus passer pour un rabat-joie: il assied sa fille, mais...en tournant la chaise le dos à la table. Sonia réplique alors Faut m'assir au poil! Elle aurait pu dire aussi Faut bien m'assir! Que se passe-t-il dans cette dernière réplique?

Sonia, étant donné le phénomène visé, a sélectionné une étiquette dans le préconstruit. Elle en a remodelé et défini les traits. C'est le moment de la DISTINCTION (du phénomène) et, pour elle, il n'est pas question de revenir là-dessus. Mais, quand son père l'a assise, Sonia a bien vu que, si le noyau central des traits était bien là, il manquait néanmoins celui correspondant à la détermination ponctuelle du concept: face à la machine. Il y a donc s'assir et s'assir. Celui du père diffère de celui de la fille, notamment. Répéter ce s'assir ambigu ne ferait pas avancer d'un pas la COMMUNICATION. Bref, Sonia est amenée à suspendre cette désignation. C'est le moment de la SUSPENSION (de la désignation).

S'il ne peut être question de répéter le simple s'assir, ni non plus de choisir une autre étiquette, une série d'opérations est nécessaire: il faut construire l'espace des acceptions monovocales -des

occurrences (Culioli)- qui se cachent sous le terme apparemment neutre de s'assir: il faut ensuite localiser le s'assir initial dans cet espace, en matérialisant cette localisation pour que l'interlocuteur puisse la refaire pour son propre compte: comprendre. Et cette localisation ne sera possible que si l'espace est quadrillé, organisé. Après la CONSTRUCTION DE LA CLASSE, on a donc la CONSTRUCTION sur elle du CONCEPT (et du COMPLEMENTAIRE qui en découle).

Ici, la classe est construite comme homogène: seuls des s'assir sont considérés et aucun élément extérieur ou autre n'intervient, qui n'aurait de s'assir que le nom (comme dans tiens bon!, où est envisagé un tenir qui n'en a que le nom, car il est en fait un non tenir, un lâcher -la classe est hétérogène). De plus, la classe est discrète: on peut compter ses éléments; il y en a deux (que distingue la présence ou l'absence du trait face à la machine). Dans il danse bien?, par contre, on aurait une classe continue. Un nombre indéterminable de danser est considéré. C'est pourquoi on peut dire TRES (TRES) bien: le concept est infiniment enrichissable et de même le complémentaire. Le cœur ne peut pas plus être atteint que les confins. Ni l'un ni l'autre ne sont totalement déterminés.

On le voit, la classe s'organise en traçant une frontière qui sépare concept et complémentaire. Dans notre exemple, le concept est le s'assir qui comporte le trait face à la machine (déterminé, il n'est plus enrichissable); le deuxième s'assir constitue le complémentaire (lui aussi déterminé).

On passe ensuite à la localisation, au repérage du s'assir initial dans l'espace ainsi construit. Puisqu'il est repérage dans l'espace des concepts tels que je les entends (ou tels que tu les entends, dans le cas de bon vent!, = Que le vent soit comme le vent doit être POUR TOI), ce repérage est étalonnage ou comparaison à un mètre-étalon. On peut néanmoins poser qu'il met en jeu l'opérateur général de repérage que Culioli dégage de nombreux secteurs de langues diverses. En deçà de l'opposition entre appartenance, inclusion ou identité, il a trois valeurs possibles; l'identification, la différenciation et la rupture. On a donc ici IDENTIFICATION AU CONCEPT, comme dans crack, et on aurait différenciation avec mal ou canasson, alors qu'on aurait rupture avec le simple cheval de courses (ni crack, ni canasson). Dans notre exemple, l'identification est stricte, car toutes les propriétés du s'assir initial se retrouvent dans le concept. Dans le cas de il danse bien?, on aurait une identification lâche (Culioli): au moins une propriété est commune, mais pas toutes. Il

ne peut guère en être autrement dans la classe continue où, si on peut s'approcher du concept, il est exclu qu'on l'atteigne. On pourrait alors parler d'appartenance (à condition d'admettre qu'elle comporte des degrés de plus en plus grands).

Si, comme le dit Engels, l'identification de soi à soi implique d'emblée la différence avec ce qui est autre, l'identification au concept implique le parcours du complémentaire: mon s'assir est strictement identique au concept de s'assir tel que je l'entends et donc différent de quoi que ce soit d'autres, dans le complémentaire.

Que notre mélange des voix de Hegel, Culioli, Grize, etc. soit un "hybride organique, épais et sombre", ou un "hybride travaillé", une chose est sûre: le dénominateur commun posé à au poil et à bien renvoie à l'activité du sujet. Mais il ne s'agit pas de l'activité d'expression d'une pensée intérieure et individuelle -pensée qui pourrait exister en dehors de cette matière (phonique) et qui pourrait ne pas "devenir" sociale. Il s'agit de la construction intersubjective d'un objet intersubjectif (de son renforcement) ponctuel, ici et maintenant; de la construction d'un micro-univers commun, ici et maintenant, à partir de terrains (physique, idéologique) qui ne sont au départ communs qu'en partie.

Bref, le principe dialogique joue ici à plein et on distinguera au moins 4 aspects de cette présence de l'interhumain dans l'humain. Si Sonia ne peut pas répéter le simple s'assir, c'est qu'elle anticipe la réponse de son père (tu te répètes...; je t'ai déjà assise; etc.). Faut m'assir au poil ou Faut bien m'assir est une phrase construite qui incorpore dans sa construction la réponse qu'elle pourrait susciter. En tant que résultat, elle manifeste cette incorporation, donc le fait qu'elle a deux origines vocales vivantes. Les deux protagonistes de l'énonciation.

Mais, quand Sonia prononce sa phrase, elle manifeste aussi qu'elle dialogue avec elle-même. Une première voix en moi a posé un s'assir initial, une vue des choses assez grossière et rapide (et qui parfois suffit). Une deuxième voix, en moi, a posé le concept de s'assir (ou sa détermination), vue des choses plus calme et réfléchie. Ces deux voix se confrontent, se comparent. Somme toute, à l'intérieur de la conscience, une première vue de l'étant, labile, étroite, liée aux vicissitudes du *hic et nunc*, se compare à une vue de l'être, (plus) large et (plus) permanente (Cassirer). Deux vues de l'objet à connaître, deux vues de l'objet-pour-un-sujet: c'est l'aspect décisif de la connaissance selon Hegel et qui se voit mieux quand il y a identification au concept (et non pas à sa détermination), comme dans il danse bien! (classe homogène) ou dans il l'a

bien insulté (classe hétérogène). J'ai parlé hâtivement d'insulte. Une voix en moi a une vue plus large de l'insulte. Revenant sur le mouvement de distinction, je maintiens qu'il s'agit d'insulte, et non de ce qui n'en aurait que le nom. Bref, une nouvelle fois, deux origines vocales différentes, en moi, cette fois.

La classe d'occurrences renvoie aussi à l'interhumain. Pas tant dans notre exemple (où il n'y a que deux acceptions, celles des protagonistes de l'énonciation) que dans cet autre: il danse bien Paul? Sous le mot neutre et n'appartenant à personne, je peux faire revivre et "éta-ler" un ensemble d'acceptions mono-vocales. Tel sujet à tel moment, face à tel autre, et face à tel objet parle de danse (avec le trait sans marcher sur les pieds); tel deuxième sujet (à tel deuxième moment, etc.) a parlé de danse (avec le trait en suivant le rythme); tel troisième sujet (etc.) avec le trait avec grâce; etc. On le voit, la classe d'occurrences renvoie à des occurrences *concrètes*. Ici la phrase manifeste qu'un certain plurivocalisme intervient dans sa construction. La phrase est un creuset où bouillonne un sombre mélange de voix.

Enfin, le concept construit par moi, peut être le concept tel qu'il sera pour toi (d'après moi): Que le vent soit comme il devra être à tes yeux. Il peut être le concept tel qu'il est pour eux, tels que je les vois: tout leur est bon pour faire du fric. Donc, toute occasion de faire du fric est pour eux conforme au concept qu'ils s'en sont forgé (d'après moi). Ici encore, bouillonne un sombre mélange de voix diverses. Celle du locuteur et celle qu'il attribue à l'allocutaire, ou à des tiers. Naturellement, il ne s'agit pas uniquement de voix individuelles. Il peut s'agir de discours sociaux, renvoyant à des groupes. Ainsi, une bonne fonction est, pour les professeurs de mathématiques, un fonction qui admet une dérivée -ce qui n'est pas forcément évident aux yeux des profanes. C'est un "nous" qui construit le concept, et qui peut se définir par son rapport au pouvoir, au travail, son âge, etc.

Certaines des modalités de présence de l'interhumain dans l'humain sont donc -dans leur aspect linguistique- indispensables pour dégager un dénominateur commun à bien et à au poil. Il n'en reste pas moins qu'on ne peut admettre une simple équivalence de ces deux éléments. Ils sont aussi différents. Au moins parce que la langue-objet est toujours une unité *plurielle* -autre thèse fondamentale de Bakhtine et de Volosinov.

Pour Sonia, au poil est, contrairement à bien, un gros mot. Dire faut m'assir au poil, c'est d'une part se situer comme sujet appartenant à une classe d'âge, au lieu discursif qu'est la cour de l'école. Cette allégeance au caca boudin qui existe dès la deuxième année de crèche, oppose Sonia à la classe d'âge des adultes, à la salle de classe, à la famille. D'autre part, c'est aussi se situer et se constituer comme sujet en s'identifiant au père qui parle parfois mal, autant qu'à la mère qui parle plutôt bien. Bref, il s'agit d'intérioriser et d'harmoniser plusieurs voix (autoritaires, persuasives, etc.), de se créer comme sujet.

Avant Sonia, le au poil, condamné comme gros et gras, vulgaire, par ceux qui mettent des formes et qui déterminent la langue officielle, portait en bandouillère la virilité des artisans et des ouvriers professionnels masculins. Ces derniers, dit *la Distinction*, tendent à se penser en termes de virilité, et à penser ceux qui mettent les formes en termes de féminité. Dans une sous-langue bien à eux une pièce bien ajustée était dite ajustée à un (petit) poil près. De là le fait que au (petit) poil soit devenu un "remplaçant" de bien: un type au poil; bossier au poil. La couche en question n'étant pas parvenue à l'hégémonie, sa sous-langue reste telle, ou périclité(ra).

Pour Gramsci, outre la grammaire immanente à toute activité linguistique, il y a encore deux niveaux de "grammaire". Une grammaire normative, plurielle, polycentrique, incohérente, propre à tout groupe humain (dans l'espace physique -horizontal- ou dans celui -vertical- des activités productives et/ou symboliques et du degré de pouvoir). Une grammaire normative monocentrique unique, celle qu'impose une couche unique unifiant la société, forgeant la langue unique officielle. Toute langue est donc *plurielle et "une"*.

C'est aussi la thèse de Bakhtine: la langue-objet, trace des activités des sujets, est une unité plurielle. On retiendra que cette pluralité est liée à la pluralité des individus et des sous-groupes (horizontaux ou verticaux), qu'elle existe sous des indices abstraits identiques, qu'elle correspond à des indices abstraits différents, voire qu'elle est liée à des singularisations dialectologiques ou à des héritages d'anciennes langues (*Amen, Kyrie eleison*). Le tout culmine en une *raznogolosie*, pluralité de voix; en une *raznorechie*, pluralité de discours sociaux; en une *raznojazychie*, pluralité de langues diglossie (Fergusson) ou hétéroglossie (Todorov).

Ce dernier point est important. La pluralité n'est pas seule-

ment celle d'un x , pluralité en x_1, x_2, x_3 , bien séparé de y , une *autre* langue. Elle est aussi ce qui fait se confondre x et y , une langue et une autre. Le soi se mêlé à l'autre que soi, naît de lui, devient lui. L'objet devient autre dans l'espace et dans le temps. En Amérique Centrale, en Australie, en Suisse romande ou dans les steppes de l'Asie Centrale, on ne sait pas définir *une langue*. On ne sait le faire que pour les quelques 50 langues dites "de culture", liées à des empires ou à des états-nations centraux dans l'économie-monde capitaliste (et que les linguistes décrivent inlassablement depuis 3500 ans -en tant qu'objet homogène et bien délimité des autres -pour, en fait, sous couvert de décrire, *prescrire* une norme, comme dit Bourdieu).

On le voit, pour décrire *bien* et *au poil* (voire *ok*, *super*, etc.), il faut cesser de raisonner en termes de traces constituant un bloc homogène, éternel, bien séparé des autres dans l'espace et dans le temps, un objet abstrait. Il faut penser en termes de bloc pluriel, pouvant donc se scinder en d'autres blocs, naissant d'autres blocs antérieurs: un soi devenant soi, mourant à soi, né de l'autre, devenant autre que soi. Mais peut-on se contenter de dire que *au poil* est un simple doublon de *bien*, comme *loucherbem* de *boucher*, ou *Beur* de *Arabe*? Un simple doublon au seul niveau des traces *superficielles* de notre complexe d'opérations du sujet parlant (avec un autre sujet)? Non. D'autres différences existent entre *bien* et *au poil*. Pour les dégager, il faut envisager le troisième apport de Bakhtine et de Vološinov, le plus décisif, celui qui pose l'union des deux contraires que sont la signifiante-sujet et la signifiante-objet.

Montrons d'abord, avec Benveniste (et Bakhtine) qu'on a bien deux significances antinomiques. L'objet, centré sur le mot et ses constituants; le sujet, donc la phrase. Mots, phonèmes et traits s'intègrent dans une unité supérieure. La phrase non. Ils forment une liste close et on peut les compter. La phrase non. Ce sont des unités oppositives, négatives, relationnelles: on *reconnait* l'un parce qu'il n'est pas les autres (et nettement). Il n'y a pas plusieurs types de phrase opposables entre eux. Une phrase ne se reconnaît pas, elle se *comprend*. Mots et phonèmes ont un emploi et une distribution. La phrase non. La phrase seule est dialogique dit le *Dostoïevski*. Utilisant les termes de Benveniste définissant la fonction verbale (non pas la forme), on peut ajouter que la phrase est cohésion (en tant que prédication complète) et qu'elle est

assertion. Un cela est est lié à ce qui est prédiqué. Elle réfère. Elle est face à cet étant pour toi et moi. En ce sens, elle est unique. Le mot, lui, n'a ni cohésion (il ne se suffit pas), ni assertion. Il ne réfère pas. C'est qu'il ne renvoie qu'à un monde virtuel, immobile. En ce sens, il est non pas unique, mais réitérable, et dans l'identité à soi.

Les deux pôles opposés ne peuvent néanmoins être conçus l'un sans l'autre. Du moins, si l'on consent à considérer le langage comme ce qu'il est, mémoire de l'humanité (Leroi-Gourhan). Si on n'a que le réitérable dans l'identité à soi, la "langue" de Saussure, alors on n'a plus de phrase (sauf à se contenter de la logique pédagogique du *phrase-book*). Donc plus d'adaptation du stock d'images du monde (de signifiés) à cet étant pour toi et moi. Plus de glissement, de *métaphore*. Or, elle est centrale. En littérature. Mais c'est aussi par elle que commence peut-être toute science, dit Max Black. Et le langage est vitalement métaphorique (Shelley). Il est processus continu de métaphores (Gramsci). Et la métaphore, dit Ricoeur, n'existe que dans la phrase, où un sens nouveau naît de l'ancien, à côté de lui, où un monde nouveau naît de l'ancien. On perd ici l'aspect héraclitéen, le flux incessant de la vie. On ne garde plus que l'aspect éléatiste (Lefebvre): le système immobile. Davantage, on n'a plus de mémorisation. Le stock d'images du monde ne peut qu'être toujours tout fait, toujours donné avant les hommes, par dieu, en fait. C'est un reflet, ajouté après coup, comme une sorte de guide Michelin fourni par le créateur. Il y a fétichisation du signe, dit Schaff. Symétriquement, si l'on n'a que la phrase, unique, irréitérable, alors c'est la langue-objet qui n'existe plus. Le système du monde ne peut plus se construire. Tarie est la source de "l'héroïsme logique" (dont parle Ricoeur) qui amène à poser malgré le flux un système immobile, et sans lequel nous n'aurions jamais construit de machines. La science, ajoute Max Black, finit sans doute toujours par l'algèbre. La langue dit Saussure est une algèbre. En fait, s'il n'y a plus de système identique à soi, immobile, il n'y a plus de mémoire, ici encore. Bref, comme dit Cassirer, le langage est la forme symbolique de base. Compatible, ajoute Culioli, avec l'axiomatique euclidienne comme avec la métaphore poétique. Les deux aspects ne peuvent être séparés. On a donc, avec la signifiante-sujet unique et la signifiante-objet réitérable, une opposition en soi. Ce qu'il faut maintenant penser disait Hegel, c'est l'opposition en soi, la contradiction, donc le pur changement. Le mouvement.

• Ce mouvement, c'est d'abord celui de la signifiante-sujet de-

venant signifiante-objet et *vice-versa*. (nous dirons simplement "sujet" et "objet"), de l'unique (asserté et cohérent, compris) au réitérable (abstrait, à reconnaître) et *vice-versa*. La phrase est ici l'élément originare et fondamental (Humboldt, Cassirer): le thème prédomine, dit Bakhtine; *nihil est in lingua quod non prius fuerit in oratione* ajoute Benveniste, paraphrasant Locke. Suivons le sort d'une phrase imaginaire. Vous frappez, j'ouvre la porte et je dis Karibu! et...vous entrez. Finalement, dans la *praxis*, l'étant est tellement criant de sens, et la volonté de communiquer si forte, que c'est moins la forme reconnue que la qualité contextuelle qui compte. A la limite, la forme ne compte pas. Que je dise karibu!, avanti!, herein!, ou machine la truo!, peu importe! C'est au fond ce qui fonde la possibilité de la traduction. Avec, bien sûr, cet autre aspect: un étant pour un certain "toi et moi" ne ressemble exactement à aucun autre, la phrase est donc toujours unique. Que se passe-t-il ensuite? Il y a mémorisation. L'étant criant de sens, le "toi" (et même le "moi" de ce moment) se sont évanouis en tant que concrets. La forme ne s'appuie plus que sur un souvenir abstrait. L'objet intersubjectif ponctuel tend à devenir objet (tout court). Le stockage dans le cerveau doit donc être rigoureux. La forme ne peut plus être malmenée. Elle doit se distinguer des autres (et nettement). Elle doit rester identique à soi. Karibu est devenu un mot, une signification disent Bakhtine et Vološinov. Dès lors qu'une situation sera jugée identique au souvenir abstrait que j'ai de la première (et donc forcément différente sur certains points), on peut réactiver le mot. Il redevient alors phrase. Ainsi, si je reçois un ministre. Mais un glissement se produit: de entrez! on passe à bienvenue! Le thème nouveau engloutit la signification qui n'était que provisoire. Passé à nouveau à l'état de souvenir, karibu sera devenu une unité plurielle. C'est la définition que donne Ricoeur du mot. (Ce mot swahili signifie aussi proche). On le voit, la signifiante-objet est nécessairement plurielle, et nécessairement rebelle à la traduction. Il y a un abîme entre avanti et karibu, etc. De plus, cet objet peut se scinder. La pluralité permet que l'autre que soi émane du soi, que le soi naisse de l'autre que soi. Ici, il ne faut plus trop opposer la phrase au bloc du mot et le mot phrase. Ils participent d'un même univers. C'est ce qu'a vu Bakhtine. Après tout, la phrase et le mot allient tout deux matière phonique et évocation. Pas les phonèmes et les traits. Les phonèmes et les traits ne sont jamais dialogiques et si la phrase l'est toujours, le mot qui se donne comme neutre et abstrait, peut voir son dialogisme réactivé, et la classe de ses occurrences re-

constituées. Si on peut compter les phonèmes et les traits, on ne peut compter les phrases, mais pas les mots non plus: il y en a toujours en train de naître. Un sujet maîtrise toujours la quasi-totalité des phonèmes et des traits. Jamais la totalité des mots. Jamais la totalité des phrases, notion proprement insensée. En fait, phrase et mot sont évocation et matière phonique. La différence étant que le mot fait abstraction de l'assertion et de la cohésion (pour toi et moi, ici, maintenant). Par ailleurs, quand on réactive ces éléments abstraits, c'est une pluralité plus ou moins unifiable qui apparaît.

Il y a un autre aspect à cette dialectique du thème et de la signification, à ce jeu si subtil du sémantique et du sémiotique, du sujet-objet. C'est que l'un se loge au creux de l'autre. Pour Pottier, la phrase (prédication avec un support -extralinguistique dans le cas le plus simple- et un apport) est la seule unité linguistique réelle. Les autres unités viennent du travail de la phrase *sur la phrase*. Tout terme, dit Judith Milner, est issu d'une prédication. Au-delà des concepts primitifs, qui eux aussi sont de nature prédicative, on aura une architecture complexe de phrases dans et sur des phrases. Ainsi, une prédication dégagera un apport qui deviendra un support (nom). D'autres prédictions enrichiront, qui les supports (adj., rel.), qui les apports (adv.), qui ce qui enrichit les apports, qui ce qui enrichit les supports. D'autres, enfin, enrichiront des blocs supports-apports. La phrase (dite ici complexe) fera intervenir une syntagmation concrète. Quand elle se transformera en souvenir, elle ne sera pas seulement signifiante-objet avec une matière phonique (signifiant) et une évocation (signifié). Elle sera aussi souvenir d'un agencement. L'objet comporte donc une syntagmatique abstraite, comme le soutient Ricoeur contre Saussure et Benveniste. La phrase, comme modalité abstraite de production du sens du monde par un sujet, est aussi dans l'objet. L'*ergon* contient l'*énergéa*. De plus, si la langue travaille sur soi comme elle travaille sur le monde, alors les signifiés mondains pourront devenir signifiés *opératoires (au poil)* -images pétrifiées de l'activité du sujet logées dans l'objet. Et, car ici l'objet domine, ils seront réitérables dans l'identité à soi. Symétriquement, l'objet sera présent au cœur du sujet. Dans la phrase complexe, il y a ...des mots. Là encore, cela ne remet pas en cause la domination du sujet. Ces mots signifient ce que la phrase veut qu'ils signifient. La phrase apparaît maintenant comme syntagmatique et le mot se définit maintenant comme syntagme non total qui tendra par la suite à se réduire à un pur élément de paradigme, comme *col* +

porter. En fait, une telle complexité entraîne une systématisation de l'objet. Les signifiés mondains se classent en *concepts rangés*, en champs lexicaux. La syntagmatique abstraite se fige en constituants syntaxiques (SN, Rel.) autant qu'en types de phrases (passif, impersonnel). Les signifiés mondains pourront se classer aussi selon le niveau de prédication où ils interviennent et selon le rôle qu'ils jouent dans cette prédication. Tout ceci pourra s'explicitier. Les langues bantoues ont des classes nominales. Tellé d'entre elles regroupe clairement les animés. De même, le fr. amour, aimer, amoureux est un lexème qui explicite niveau et rôle prédictifs. A leur tour, les signifiés opératoires pourront expliciter par leur forme ce sur quoi ils portent. Beau concerne le champ esthétique; pas bien. Bon est un adjectif, en gros: il concerne les supports. Bien est plutôt adverbe.

Précisons maintenant un troisième aspect de la dialectique sujet-objet (déjà présent dans les deux premiers): la logique de l'empilement de couches *successives* et de leur aplatissement en une pluralité *instantanée*. Pour Grize, l'énonciation transforme un objet en un autre objet. Il faut ajouter qu'elle transforme une signifiante-sujet en une autre signifiante-sujet. Le tout sans que l'ancien état de choses disparaisse. Vu du côté de la langue-objet, une énonciation crée un état 1 (de l'objet *et* du sujet, puisque le sujet est dans l'objet). Cet état 1 détermine une nouvelle énonciation qui crée un état 2, etc. Les couches successives formeront à terme un objet instantané; des systématisations (restructurant ce qui toujours se défait) effaceront tel chaînon, initial ou intermédiaire. Etudier les langues-objets, c'est donc analyser une pluralité comme l'unité d'une histoire. Etudier des langues-objets successives, c'est allonger la série des déformations successives. Le grec byzantin turbanon (Brunot) renvoie à un tambour rond (d'où le timbre d'un son). Le fr. timbre désignera un bassin rond (disparu), puis des armoiries rondes (disparu), puis la marque ronde apposée sur une lettre, puis ce qu'on appose sur les lettres, le timbre-(poste). Ce mouvement concerne la syntagmatique abstraite comme les signifiés mondains. De avance!, on passe à avance, et je te tue! Il concerne enfin les signifiés opératoires (autre marque du sujet dans l'objet). Prenons un exemple imaginaire. Il mange bien, mon bébé s'interprète beaucoup. Donne m'en bien est stabilisé en ce sens à St Etienne. De là on passera à comme+bien (Xe siècle), sur le modèle wie/viel, How/many/much, puis au concessif combien que (disparu), etc. Dans tous les cas, ce sont les modalités concrètes de jeu du sujet-objet qui interviennent. On a

une suite $x_1 x_2 x_3 \dots x_N$ qui s'analyse comme un passage de soi à de l'autre que soi. Du soi naissant de l'autre que soi, du soi devenant autre que soi; ce mouvement étant continu et discret. Du soi et autre, on passe à l'autre pur.

Dernier aspect de la dialectique sujet-objet, les sous-groupes (horizontaux et verticaux) produisent une pluralité de langues-objets plus ou moins en intersection. Une couche hégémonique peut promouvoir une langue officielle et stabiliser les rapports entre sous-langues et langue unique, entre les sous-langues elles-mêmes. Le jeu des systèmes sociaux pulvérise ces efforts, les couronne de succès, modifie les compromis, etc. La pluralité renverra alors à une succession mutilée par les systématisations, mais de plus, *en lambeaux*, informée par des systématisations contradictoires. Le jeu des systèmes sociaux est donc extérieur. Pourtant, c'est lui qui détermine qui parle à qui, dans quels rapports, pour quoi faire et à propos de quel "monde" (donc quel genre discursif). Plus, l'enfant qui apprend à parler est exposé à un ensemble de langue et de sous-langue déterminé par le système social. Par cet *ergon* jamais fini, mais contenant les lois de sa production, il hérite une *énergéia*. Il hérite d'une vision du monde (*des mondes sociaux*) et d'un oeil pour le voir, le construire. L'oeil est l'organe de la tradition, dit Boas. Somme toute, la langue le constitue en sujet (Benveniste) tout autant que l'idéologie (Althusser). A la limite, cet héritage linguistique informe (parmi d'autres héritages) les synapses de son cerveau, jusqu'à ce que l'*homo* toujours prématuré soit pleinement construit, jusqu'à 15 ans. Le pouvoir des gènes laisse ici une place au social, disent Danchin et Changéux. Allons plus loin. Ruffié suivant Leroi-Gourhan montre que l'évolution culturelle explose *une fois* celle du cerveau arrêtée. Mais avant, il y a une longue période, dit aussi Leroi-Gourhan, où elles vont de pair. Il est possible, disent Ruffié, Piatelli-Palmairini qu'à côté de la bipédie, de la libération de la main, du faciès, etc., des formes embryonnaires de socialisation (division du travail, coopération) aient joué un rôle en retour sur le développement du cerveau et du *langage* (que Coppens, Leroi Gourhan voient présent dès *homo habilis*).

Le langage est ce bruit qui sort de *ma* bouche et me revient à l'oreille comme venant d'un *autre* (Humboldt, Cassirer). Il est aussi, lié à ce bruit, cette évocation, que je construis tout en la recevant sans cesse comme venant de toi. De ce "s" à "sujet", nous sommes passé à "objet" avec "s" et au "-" de sujet-objet, à une linguistique totale, à la mémoire de l'humanité. Une telle organisation du tout en mouvement

de la signifiante, permet (Benveniste, Lotmann) de tenir des propos signifiants sur la signifiante. Le langage est donc central à la connaissance du monde-objet par le sujet-humanité. Si l'essentiel chez Hegel (Bloch), c'est le *connais toi toi-même* et l'union du sujet-objet dans la connaissance, on comprend nos termes: signifiante-*sujet* et -*objet*. Marková et Cassirer auraient donc vu juste: Hegel aurait fondé une autre *raison*, celle des *Geisteswissenschaften*. Et Bakhtine serait plus près de Hegel qu'il ne le pensait en parlant de sa dialectique monologique. Histoire de la pensée = histoire de la langue? se demandait Lénine. Pourquoi pas? Mais revenons à *bien* et à *au poil*.

Si notre formule-dénominateur commun représente des opérations du sujet, on a le choix: soit ils renvoient à *une* opération, soit ils renvoient à *deux* opérations différentes. (On pourrait d'ailleurs poser le même dilemme avec *bien* et *well*, *bien* et lat. *bene* -d'une langue officielle à l'autre, dans l'espace et le temps). Mais, poser *une* seule opération (même avec variation de la seule trace superficielle à la *Loucherbem*), c'est tomber dans l'universalisme: essence trop unique, trop immobile, trop large. Comme de plus, c'est *ma* langue que j'étudie surtout, l'universalisme sera raciste, posant le français (officiel) comme universel incarné. Ce qui aboutit à un réductionnisme (psycho/neuro/-/)logique: la diversité linguistique est perdue dans la nuit de l'au-delà suprasensible... où toutes les vaches sont grises. Poser deux opérations, c'est tomber dans un relativisme structuraliste. Le principe d'immanence joue à plein. On *décrit* (en termes de signifiante-sujet) une langue-objet. Et ce faisant on *prescrit* une norme. Ici, on donne trop de place aux phénomènes bariolés, divers, incomparables, labiales, spécifiques. Alors? Impossible de sortir du "temps trop long" du sujet éternel, comme du "temps trop court" (Braudel) de l'objet abstrait? Non. La perspective de Bakhtine/Vološinov donne une solution à deux aspects. Supprimer le *Tertium non datur*, penser l'identité *dans* la différence, trait fondamental du langage selon Jakobson, et donc *pivotal concern of linguistics*. Considérer *ET* l'essence *ET* le phénomène, leçon essentielle de Hegel selon Lénine; ce qui amène à poser l'essence elle-même comme mobile, de par sa médiation dialectique aux phénomènes, ce qu'affirme (appelle Bloch) la préface de *La phénoménologie de l'Esprit*.

Rétablissons la pluralité de *au poil* et de *bien* comme succession de (dé)formations (malgré les lambeaux). Aussitôt, nous voyons deux *trajectoires* qui diffèrent mais aussi *se croisent*. Ce croisement est une sphère descriptible en termes logiques (comme le croisement de *galuboj*

et de bleu peut l'être en termes de longueurs d'onde): en termes d'identification au concept *in abstracto*. Les trajectoires deviennent alors modes d'entrée et de sortie par rapport à cette sphère abstraite. Et il y a des dizaines de modalités d'entrée. Celle de au poil (avec son aspect socio-culturel et son aspect de syntagme réduit AU poil (près)). Celle de bien, qu'on ignore. Celle de wohl et de well, issus de i.e. pour vouloir, fonctionnant, dit Kluge, comme Nach Wunsch, ou comme à souhait (une bière fraîche à souhait, bien fraîche), voire comme comme tu veux (ça va comme tu veux? = BIEN). Il y a des dizaines de modes de sortie. Bien que; si bien que (= de sorte que); bentosto; esp. no bien (= à peine); un texte difficile à souhait (= très). On peut parfois obéir à Humboldt et associer pensée profonde et recherche historique scrupuleuse. Ainsi pour cette "sortie": les Romains craignaient le matin et les ancêtres. Pour neutraliser ces entités éventuellement maléfiques, ils les appelaient (Benveniste) le(s) bon(s). Ainsi manus, = bon, favorable a donné mane, = matin, tôt et... les manes (des ancêtres). Calque de l'Antiquité prestigieuse? En tout cas, on a de bon matin, de bonne heure, au guter Zeit, etc. Mais il y a aussi des dizaines de cheminements spécifiques à l'intérieur de la sphère abstraite. Schon diffère de wohl. Bien de au poil. Le premier renvoie à une classe homogène discrète (faut bien m'assir) ou continue (il danse bien?), puis à une classe hétérogène -toujours discrète- (il a bien été reçu -développement second chez les enfants). Le dernier ne renvoie (encore) qu'à la classe homogène discrète (* il danse TRES au poil est très rare, *il est venu au poil n'existe pas). Ainsi, au poil renvoie à une identification stricte, alors que bien renvoie à du strict et/ou du lâche. Well, lui, est pratiquement impossible dans une classe hétérogène, mais accepte l'homogénéité continue. Schon ne sert pas au seul repérage dans l'espace des concepts, mais aussi dans les repérages temporels. Etc.

Deuxième aspect de notre solution: face au temps trop court de l'objectivisme abstrait, il faut rétablir le *temps court* des phénomènes et les traces dans l'objet comme très mobiles et très étroites dans l'espace; face au temps trop long du subjectivisme idéaliste (l'éternité, face à l'instant), il faut affirmer le *temps* et le *temps long* de l'essence-sujet, sa mobilité très très lente, sa grande largeur dans l'espace (horizontal et vertical). Plus, il faut tenir les deux bouts de la chaîne, l'étroit et le large (*et dans l'espace et dans le temps*): considérer une pluralité de temps (très long, long, moyen, court, très court) à l'œuvre ensemble (et une pluralité de largeur dans l'espace). Qu'est-ce à

dire? Simplement que ce qui décrit une trajectoire est un *ensemble étagé* (à la Braudel) où se relie l'essence profonde et le phénoménal superficiel, où ils font corps. Ce qui rend compte de *bien* (ce vers quoi les *bien* se dirigent et ce dont ils s'éloignent) ne rend plus compte de *au poil* (ou que d'un seul de ses aspects). Mais, de plus, ce n'est ni une opération, ni une polyopération, ni un complexe d'opérations. C'est un complexe d'opérations *relié au socio-culturel, à la surface de telle langue-objet, à un contexte discursif* - le tout étant en mouvement, mais différenciellement (ça bouge moins en bas qu'en haut). Il y a peut-être (à d'autres les certitudes des formalismes scientifiques ou des dissertations d'agrégation) quatre étages, en effet, indissociables et tous "linguistiques". Le "*neuronal*" (Changeux) renvoie à des opérations: construction, hiérarchisation, division, parcours de classes; comparaison, identification, différenciation, rupture; etc. Niveau le plus profond et le plus large (dans l'espace et le temps), on le retrouve dans notre formule: construction de la classe, du concept, identification au concept. Le "*langagier*" (mal nommé - tous les étages sont langagiers) renvoie à l'orientation dans l'espace-temps autour de toi et moi, puis à celle dans l'espace des concepts pour toi et moi. Notre formule a un contexte discursif (la suspension) renvoyant à l'orientation dans les concepts. L'étage *linguistique* (mal nommé) renvoie aux objets concernés (la distinction dans notre formule) qui sont situés dans les classes de signifiés modernes ou dans la syntagmatique abstraite (tel niveau et tel rôle prédicatifs). *Bien* ne porte pas sur n'importe quel objet: *un bon sauveur, un bon sauveteur*. Le premier, comme *Paul* associé à *bon*, "à la bonté". Un paysage n'est pas *bon* mais *beau*. Etc. L'étage *socio-culturel*, le plus "haut" (mal nommé car d'autres étages sont aussi sociaux) renvoie à des sous-langues, à la langue officielle, à tel genre discursif, etc. *Si bien*, = *même si* attaqué par Vaugelas a disparu, mais pas *sebbene* en italien. *Bonnement* ne survit guère. Etc.

C'est ce mouvement différentiel à quatre étages que la linguistique -totale, non pas impérialiste- doit étudier, "Comment le haut, né du bas, modifie-t-il le bas?", dirait Braudel. C'est l'étude qu'esquissent Kurylowicz, Bally et la tradition des cycles formes analytiques/ formes synthétiques. *Hoc compertum habeo* est une syntagmation vivante. Puis, dit Benveniste, elle s'étend à des verbes de même type (*intelligere*). Puis à *savoir, être*. Ce faisant, les grappes d'opérations se modifient. Et ceci a lieu dans un contexte culturel bien précis (pidginisation, créolisation, lent déclin de la langue savante, etc.). De même

bien, peut-être (mais à un autre moment de sa vie): il porte d'abord sur des concepts plastiques comme *travailler*, et les traite comme des genres ayant plusieurs espèces (classe homogène). Portant ensuite sur des concepts "blocs" qui ne se laissent pas dissocier en espèces (c'est tout l'un, ou tout l'autre), comme être Vietnamiens, *bien* recrée le même schéma, mais différent. Vietnamiens est une espèce s'opposant à d'autres (chinois, etc.) au sein du genre qu'est être de telle nationalité. Ici, la classe est hétérogène, l'identification ne peut être plus être que stricte. On n'a plus du strict ou du lâche se laissant lire comme un être à droite d'une frontière. Schon ou no bien montreraient, dans leur extension à d'autres objets, un passage de l'orientation dans les concepts à l'orientation dans le temps. Et, sans doute, encore une fois, dans un contexte socio-culturel bien précis (colonisation de l'Amérique latine; fusion des tribus germaniques avec les restes de Rome). Sans cesse, il y a construction et destruction. C'est la place de bien que "vise" au poil. Le passé simple est chassé par le composé. Pulcher a disparu. Joli est apparu. Mais il n'y a pas là que des cycles: good et gut remplaçant la racine disparue de best, better; besser, best. Ce n'est jamais la même chose exactement qui se reforme. Et surtout, ces cycles laissent imaginer, disent Whitney et Meillet, voire Kurylowicz, les (si lointaines) tendances linéaires. Quelle que soit la complexité de ces "cycles and trends" (Wallerstein), une chose est sûre: ils renvoient à la dialectique du sujet et de l'objet. A sa logique de (dé)formations réglées. Les êtres linguistiques sont essentiellement déformables, dit Culioli à Tokyo. "Comment!? Vous ne saviez pas?!?" s'étonne X, opposant savoir et ne pas savoir. "No, I damned well did'nt know !" répond Y, qui laisse savoir de côté, constitue ne pas savoir en une positivité: ignorer, la traite comme un genre admettant plusieurs espèces, situe enfin son ignorer initial comme conforme à son concept. Qu'advient-il de cette déformation, où well s'associe à dammed? Passera-t-on à un well (ou dammed well) sur une classe hétérogène? Ce n'est pas une simple question "neuronale". Seul compte le génotype? Allons donc! Si le génotype évolue, c'est bien aussi parce que la sélection naturelle s'exerce sur les phénotypes. Réfléchissons mieux sur la biologie.

La pensée dialectique et totalisante est difficile, dit Wallerstein. Certes, mais elle ouvre une perspective enthousiasmante. L'honneur de Bakhtine et de Vološinov est de ne pas avoir eu peur de la "grande linguistique", comme Humboldt, Cassirer, Whitney, Guillaume, Benveniste et quelques autres, à Neuchâtel ou ailleurs. Sans eux, nous ne serions pas là, tentant de cartographier les continents que ces explorateurs ont découverts.